

10/06/2006

## **Livre 1 : LA THÉORIE GÉNÉRALE DU SENS (TGS).**

### **CHAPITRE 1 À l'origine, il y a la communication...**

#### **1.1- Pas de communication sans accord préalable des communicants.**

Le Livre Zéro a donné un aperçu du référentiel dans lequel s'inscrit la Théorie Générale du Sens (TGS). Après avoir présenté son contenant, il s'agit maintenant, dans ce Livre 1, de communiquer à mes lecteurs le fruit de mes recherches sur son contenu. Mais avant d'aborder cet objet de ma communication, et en particulier avant de préciser la définition que je prête au mot "sens", il s'impose de s'interroger sur la communication elle-même et d'élucider les conditions requises pour communiquer. En bref, je vais commencer par faire une communication sur l'épistémologie de la communication en entendant par là l'analyse et la critique de l'outillage qui me permet de communiquer. C'est un défi car je vais m'aventurer sur le terrain difficile de la théorie de la

communication qui n'a cessé d'être débattue depuis Platon et qui est loin d'avoir reçu un statut définitif malgré l'essor décisif de la linguistique moderne.

Mais n'est-il pas a priori paradoxal qu'il soit difficile de communiquer quel est l'état actuel de la science de la communication ? Cette difficulté est le lot de tout savoir inachevé tant que l'unanimité n'est pas faite à son sujet faute d'une validation irrécusable et universellement reconnue. Pourtant cette réflexion sur les fondements de la communication est d'autant plus nécessaire et urgente que la mondialisation des communications provoque la crise de civilisation évoquée au Livre 0.

Cependant, en dehors de l'importance politique aiguë de la globalisation de la communication, la théorisation de la communication devrait être un préalable incontournable à toute théorisation scientifique. Tous les chercheurs, quelle que soit leur discipline, ont en effet ceci de commun qu'il leur faut soumettre à leurs pairs ce qu'ils ont découvert à la faveur de communications orales ou écrites. Or communiquer rend esclave d'un langage, de la linéarité du discours sur une réalité rarement linéaire, du plan adopté pour un exposé, d'une technique d'expression visuelle ou acoustique, d'une adaptation aux gens auxquels on s'adresse, de restrictions diverses de forme et de longueur, autant de contraintes qui agissent comme un filtre sur la teneur de la communication. Avant de prendre la parole, je dois donc, en toute rigueur, définir les caractéristiques de ces outils qui vont conformer mon discours et déformer peut-être ma pensée. Ainsi la représentation d'un objet observé à l'aide d'un télescope ou d'un microscope est fonction des caractéristiques optiques de ces instruments ; tout utilisateur de ces outils, respectueux de la méthode scientifique, est donc requis de commencer par s'en informer afin, si possible de corriger ses observations, ou du moins de préciser le domaine de leur validité.

Mais pour entrer en communication avec mes lecteurs afin de

leur exposer cette épistémologie de la communication, il me faut passer moi aussi par les fourches du langage et je bute donc d'emblée sur une *aporie*, c'est à dire sur une contradiction qui enferme mon raisonnement dans un cercle vicieux : il me faut utiliser l'outil de la communication pour décrire cet outil. Tel l'orfèvre qui utilise un diamant pour tailler un diamant, je vais être tributaire des limitations d'un outil que je n'ai pas encore explicitées et qui vont relativiser mon propos. Cette difficulté est familière des linguistes qui savent bien que pour communiquer dans un certain langage, en français par exemple, il faut que les communicants soient déjà en précommunication par leur consensus sur un savoir minimal commun de la langue française appelé *métalangage*, savoir qui va peut-être s'enrichir et s'affiner à la faveur du dialogue qui va s'engager, comme le diamant que la taille va valoriser. Cette difficulté est moins familière des informaticiens en général portés à considérer que le langage arithmétique qui sert à l'expression d'un message numérisé est en soi univoque et ne nécessite pas le consensus des communicants sur une *méta-arithmétique*. Quand bien même ce langage numérique est digital, qu'il se réduit à deux signes binaires ou digits codant par les chiffres 0 et 1 la présence ou l'absence d'une information unitaire sur un support calibré, j'ai montré dans le Livre 0 qu'un substrat méta-arithmétique est postulé. Je l'ai comparé à la portée d'une notation musicale ou à l'onde porteuse d'une émission radioélectrique. J'ai souligné que la lecture univoque d'une séquence d'informations ainsi codées présuppose l'entente des correspondants sur la définition de ce support et, d'une manière générale, sur la procédure de la communication.

J'ai donné un aperçu de cette procédure ; elle comprend non seulement trois conventions de codage, mais également "l'hyperconvention" que postule le consensus des communicants sur le convenir et le disconvenir. La mésentente sur la procédure est en effet possible et la non conformité à l'une ou l'autre de ces

conventions provoque une indétermination de lecture ; le langage arithmétique devient équivoque. On dit alors qu'un bogue affecte la communication. Comment donc les correspondants ont-ils pu se communiquer préalablement ces conventions qui préviennent les bogues sans que cette précommunication soit boguée ?

La TGS fait l'exégèse de ces conventions méta-arithmétiques qui fondent l'univocité des communications numérisées et elle découvre qu'elles ont intrinsèquement une signification logique alors que la Théorie de l'information ne prête à un nombre que la signification arithmétique de sa valeur numérique. J'ai indiqué sommairement dans le Livre 0 la signification logique de l'hyperconvention et de chacune des trois conventions de codage. J'ai d'abord distingué l'interprétation occidentale et l'interprétation orientale des deux digits du codage binaire. L'interprétation occidentale, héritée d'Aristote, est relative à l'occurrence d'un événement unitaire ; elle procède d'un **logique de la contrariété** fondée sur l'opposition temporelle de deux digits respectivement significatifs de la présence ou de l'absence d'une stimulation unitaire sur un support enregistreur. L'interprétation orientale des métaphysiciens chinois est relative à la symétrie de l'interaction entre la stimulation incidente et la stimulation réfléchie. Elle procède d'une **logique de la complémentarité** fondée sur la composition dynamique additive ou soustractive entre deux digits respectivement significatifs de l'unité d'une fusion ou de la dualité d'une fission. Enfin, la Théorie des Ensembles conduit à interpréter en compréhension ou en extension le rapport spatial entre le support contenant d'un digit et l'import contenu que constitue le digit incident. Cette interprétation procède d'une **logique de la relativité** fondée sur la raison géométrique directe ou inverse du rapport fractionnaire import/support. La méta-arithmétique a une signification logique tandis que l'arithmétique n'a qu'une signification numérique. On appelle **logique trialectique** l'intrication de ces trois logiques exposée au chapitre 3.

Voilà qui nous contraint à ne pas disjoindre une théorie de la communication relative à son contenant logique d'une théorie de la signification relative au contenu numérique de la précommunication. Ainsi, nous étant mis en quête d'une Théorie de la communication qui se voulait indépendante de la teneur du message échangé, nous constatons qu'on ne peut complètement dissocier le contenant d'une communication du contenu de la précommunication sur les conventions de procédure dont la teneur doit faire l'objet d'un consensus entre les communicants. En d'autres termes, pour que deux locuteurs soient en communication, il ne suffit pas qu'ils soient en ligne, physiquement reliés par une même ligne téléphonique ou par un même milieu propagateur d'ondes sonores ou radioélectriques constituant le support de la communication ; ils ne communiqueront que s'ils utilisent un même canal, un même protocole, un même code, une même langue, qui leur auront été préalablement notifiés par **un message de procédure** échangé lors d'une précommunication. Or ce message ne doit pas seulement être reçu ; sa signification doit faire l'objet d'une interprétation commune qui ne doit pas donner lieu à des malentendus.

La signification logique univoque du message de procédure doit être constitutive du support de la communication, partie intégrante de son contenant, imprimée dans sa porteuse comme l'est la signalisation de la clef d'une portée musicale. Mais l'entente préalable implicite des musiciens sur la signification du signe indiquant si la notation est en clef de fa ou de sol ne va pas de soi. Elle est tributaire de l'arbitraire des désignations. Elle procède à nouveau d'une entente préalable portant sur la signification d'un prémessage de préprocédure échangé à la faveur d'une pré-précommunication, et ainsi de suite.

Quand bien même la communication est digitale, réduite aux deux signes de communication de la numération binaire, on ne peut

donc éluder le problème de l'accord des arithméticiens sur les règles logiques de procédure qui président à cet échange numérisé. La Théorie de la communication en langage arithmétique est donc aussi étroitement dépendante d'une Théorie de la signification des signes de communication utilisés que l'est la Théorie de la communication en langage courant. C'est pourquoi, plutôt que de se perdre dans l'océan complexe des langues humaines véhiculaires ou vernaculaires, il est plus simple et plus rigoureux de faire l'exégèse de la seule langue arithmétique, celle univoque que parlent les ordinateurs construits par l'homme, mais aussi celle équivoque et boguée qui se parle entre particules élémentaires, molécules de matière ou cellules de vie. L'accointance entre physique et arithmétique est en effet attestée dès le principe. La **Théorie de la Numérisation Naturelle** a pour objet l'élucidation de cette connivence physico-arithmétique. Elle a pour fondement ces significations méta-arithmétiques primordiales des signes exprimant la logique de l'arithmétique. C'est en elles que la TGS situe la source ontologique du sens.

Cependant, quel que soit le registre sémantique de la langue qui est parlée, on sait qu'il n'est pas de signification d'un signe sans référence au consensus d'un collectif de locuteurs sur cette signification. Toute signification postule un accord entre communicants qui, quelle que soit sa modalité : consensus, entente, connivence, complicité, correspondance, etc... est par essence collectif. Il y a au moins deux communicants qui sont accordés, un expéditeur et un destinataire, quand bien même l'émetteur et le récepteur d'un message sont deux composants distincts d'un même organisme. L'accord sur la précommunication est l'attribut d'un ensemble de communicants. En amont de la source du sens est donc requise l'élucidation de ce postulat d'accord qu'implique la communication. Un méta-axiome primordial d'accord est postulé par toute axiomatique.

**1-2. Pas de signification élémentaire sans consensus sur une interprétation collective.**

La TGS s'efforce de tirer au clair ce méta-axiome oublié, négligé ou censuré par les axiomaticiens.

Il convient donc de rappeler à grands traits la Théorie de la signification qui rapporte celle d'un signe de communication à celle d'un ensemble de signes auquel il appartient, appartenance qui fait l'objet de l'accord d'une collectivité de référence. J'en ai déjà donné un aperçu sommaire au Livre 0 (chapitre 0-5, page 144). Certains linguistes conjecturent aujourd'hui que les innombrables langues actuelles sont les ramifications d'un arbre généalogique d'une extrême complexité dont ils s'efforcent de reconstituer la genèse de branche en branche en direction d'un tronc commun, et mieux encore, en direction de la semence de cet arbre. Mais d'autres linguistes leur objectent qu'il est vain de s'enquérir d'une telle souche commune qui selon eux ne peut exister. Ils soutiennent qu'il n'y a pas de langue naturelle qui serait l'origine commune de toutes les langues (ce que les allemands appellent *ursprache*). Cette conviction procède du dogme de *l'arbitraire des désignations*<sup>1</sup> promulgué au début du XXème siècle par Saussure. Selon lui, la signification d'un signe naît comme par génération spontanée au sein d'une collectivité de locuteurs qui parviennent à se mettre d'accord à son sujet ; certes, mais selon la TGS, cet accord présuppose cet ontoaccord sur l'accord et le désaccord, postulat qui doit être explicité, ce que la linguistique ne fait pas. Cette dernière observe à juste titre que le sens sémantique d'un signe, c'est à dire sa signification, par exemple celle du signe signifiant la blancheur, est la résultante de trois composantes caractéristiques impliquant chacune une part d'arbitraire :

---

<sup>1</sup> Cet arbitraire du vocabulaire n'implique pas celui de la grammaire aux yeux d'un Chomsky en quête d'une grammaire générative ou aux yeux de Lévi-Strauss en quête d'une structure commune à tous les systèmes d'expression.

-1. Un *signifiant* exprimé par la réalité physique objective d'un signe ; c'est en l'occurrence l'expression sensible de la blancheur, qui peut être une manifestation sonore, graphique, gestuelle, ou autre, selon l'organe des sens concerné. Au sein d'une collectivité de locuteurs cette désignation du signe est conventionnelle, toute convention étant collective.

-2. Un *signifié* inexprimé d'une virtualité psychique subjective ; c'est en l'occurrence l'idée ou la représentation que chacun se fait de la blancheur. Cette interprétation personnelle de l'identité du signe est arbitraire, car tributaire de la subjectivité du libre arbitre individuel.

-3. Un *référent* constitué par l'ensemble des objets auxquels est attribué d'un commun accord un même prédicat par un collectif de locuteurs ; c'est en l'occurrence l'ensemble des objets considérés comme blancs au sein de ce collectif. La sélection présidant tant à la composition de ce collectif qu'à cette collection d'objets blancs est conventionnelle.

La figure 1-1, qui reproduit la figure 05-3, donne une représentation géométrique de l'articulation de ces trois composants affectés chacun d'un certain arbitraire. C'est la schématisation classique du sens sémantique d'un signe (synonyme de sa signification) par un triangle dont les trois sommets figurent respectivement son signifiant, son signifié et son référent. Ce *triangle du sens sémantique d'un signe* va jouer un rôle fondamental dans la théorisation du sens ici présentée.

J'utilise de plus les trois couleurs de base pour distinguer ces trois sens<sup>2</sup>. Ce triangle est une modélisation géométrique de la définition collégiale du sens sémantique. Il conjugue l'arbitraire de la désignation du signifiant particulière à un groupe restreint,

---

<sup>2</sup> Je montre plus loin (§1-5) que cette analogie chromatique a un fondement naturel .

l'arbitraire de l'identification individuelle du signifié et l'arbitraire de la sélection conventionnelle d'un collectif et d'une collection de référence. On figure ce triple arbitraire en représentant les côtés du triangle par des vecteurs de sens indéterminé fléchés à leurs deux extrémités. Cette définition collégiale conduit donc à bien distinguer l'interprétation individuelle d'un mot de cette interprétation conventionnelle commune au sein d'une population donnée. Soulignons bien à nouveau ce caractère collectif de toute convention qu'introduit en linguistique l'ensemble de référence .

Remarquons ici que je substitue à la définition classique d'un mot que l'on trouve dans les dictionnaires sous la forme d'une séquence linéaire de mots, une définition géométrique sous la forme d'une disposition triangulaire plane de vocables qui serait avantageusement remplacée par une disposition trirectangle en relief (Figure 1-2) si les pages d'un livre imprimé pouvaient être en 3 dimensions (ou 3D). Notons que la confection et la consultation de tels livres aux pages tridimensionnelles est aujourd'hui possible sur les ordinateurs munis de logiciels 3D appropriés. Le présent ouvrage sera beaucoup plus lisible le jour où il sera ainsi reconstruit et consulté comme ces édifices que l'on visite virtuellement sur les écrans plats des ordinateurs avec l'illusion du relief. Nous allons montrer en effet que c'est sur un tel livre en 3D, dont chaque page se démultiplie en 3 feuillets que la Nature écrit son histoire page après page, du moins celle accessible à l'investigation des êtres tridimensionnels que nous sommes. On ne saurait la raconter fidèlement sans utiliser le même support qu'elle, mais notre récit restant une succession linéaire de mots, nous serons confrontés au difficile problème d'explorer séquentiellement toutes les ramifications d'un arbre dont les branches à chaque génération se déploient dans l'Espace tridimensionnel et se démultiplient simultanément trois par trois mais dont les générations se succèdent dans le Temps unidimensionnel.

Notons toutefois que la Nature a le même problème que nous car si elle mémorise en 3D les événements de son histoire elle se les raconte aussi en un récit linéaire tel que celui écrit sur un ruban d'ADN par une séquence de mots de 3 lettres prises dans un alphabet de quatre lettres. Cependant ce ruban n'est pas un plan en 2D comme la page de nos livres mais une hélice et l'on sait que ces enroulements en 3D ont une importance capitale en biologie moléculaire. Le sens ne procède pas seulement du texte mais de la forme de son support.

### **1-3 L'état infus de communion par partage d'une signification commune.**

On a vu que toute communication présuppose une *précommunication* qui présuppose une pré-précommunication, et ainsi de suite. Toute communication s'inscrit dans un étagement de communications emboîtées comme des poupées russes. Quel que soit l'étage où se situent des communicants est implicite leur accord préalable sur la signification du contenu de la précommunication à l'étage en dessous qui, comme souligné plus haut, est partie constitutive du contenant de la communication à l'étage du dessus. Quelle que soit la teneur de leur échange, les communicants ne sont en communication que moyennant leur entente préalable sur la signification des signes échangés lors de la précommunication sur la procédure de communication. L'épistémologie de la communication postule donc la prise en compte préalable de la signification du contenu de cette précommunication entre communicants à défaut de laquelle ils ne communiquent pas.

Ainsi, lorsque de nos jours les sondes spatiales emportent des messages à l'intention d'éventuels correspondants extraterrestres, comment leur faire préalablement savoir s'ils doivent, par exemple, lire une séquence de digits de gauche à droite ou de droite à gauche ? Comment en effet leur expliquer ce que nous entendons par

gauche et par droite si, faute de ce consensus préalable sur la gauche et la droite, ils font un contresens dans l'interprétation de ces explications en lisant de droite à gauche ce qui doit être lu de gauche à droite ? C'est notamment vital dans le cas de la rencontre évoquée au Livre 0 (page 151) entre deux cosmonautes en provenance de Galaxies différentes. Si la vie est chez l'un d'homochiralité D et chez l'autre d'homochiralité L, toute nourriture offerte à l'un par l'autre serait inassimilable ; mieux encore, s'il a été convenu par le protocole de la rencontre, objet d'une précommunication, qu'on se serrerait la main droite, "Faites gaffe" a mis en garde Feynman : "s'il tend la main gauche à l'émissaire de la Terre, c'est qu'il est en antimatière ; ne la serrez pas sinon vous allez vous dématérialiser mutuellement !"

C'est culturellement en effet que nous avons appris de nos éducateurs la désignation conventionnelle de la gauche et de la droite. Mais qui a enseigné aux protéines de la cellule vivante une telle convention s'il est de fait que la vie a sélectionné chez nous les protéines lévogyres et éliminé les protéines dextrogyres ? Il en est comme en démocratie : s'il y a compétition pour le pouvoir entre deux partis, l'un de Gauche et l'autre de Droite, il est postulé que les électeurs ne confondent pas les bulletins de vote. Dès lors qu'à l'issue du scrutin l'un des partis est au gouvernement et l'autre dans l'opposition, nul ne saurait prétendre qu'on ne peut en fait déterminer lequel des deux gouverne car l'appartenance à l'un ou l'autre est indécidable. Il n'en va pas ainsi car pour chaque citoyen les désignations conventionnelles respectives de la Gauche et de la Droite sont décidables en vertu de leur accord sur un critère commun de discrimination. Quoiqu'en pensent la majorité des biologistes, dans la société des protéines lévogyres qui seules gouvernent la cellule vivante, cette décidabilité de fait entre lévogyre et dextrogyre est donc, selon la TGS, naturelle et non plus culturelle.

La question reste donc entière de savoir comment a été instruit

ce fond significatif commun de précommunication qui permet dans la Nature, avant l'apparition de l'homme, une communication qui progresse localement par degré, successivement entre les particules de la Protosphère, puis entre les molécules de la Cosmosphère, entre les cellules de la Biosphère, enfin dans la Noosphère entre les neurones du néocortex humain. La TGS n'enferme pas l'exégèse du métalangage naturel dans une régression infinie selon le dogme de la linguistique qui récuse l'existence d'une précommunication originelle. Elle établit la communication dans un processus d'apprentissage et d'enrichissement progressifs dont elle reconstitue les étapes comme on explore un fleuve à la recherche de sa source. Elle découvre que la science des origines a bel et bien atteint cette source en élucidant aujourd'hui avec une précision croissante l'accordage initial de l'Univers observable. Il en est de cet accordage comme de l'état infus de *communion* ou d'empathie postulé dans des rapports humains lorsque semble attestée une certaine télépathie, par exemple entre deux vrais jumeaux (Cf Livre 0 p. 162). Mais cette communion, légitimement controversée à l'échelle humaine, ne l'est plus à l'échelle quantique lorsqu'est expérimentalement vérifiée la corrélation entre particules jumelles qu'implique la théorie quantique ; ou encore à l'échelle macrophysique lorsqu'est attestée la collusion entre les deux atomes d'une molécule d'hydrogène jonglant avec un même électron ; ou encore, à l'échelle biophysique, lorsque qu'est observée la complicité au sein des colonies d'insectes ou des bancs de poissons dont les évolutions à l'unisson semblent se faire sans échange de signaux de manœuvre.

Alors que la linguistique postule la génération spontanée de cet état de communion consécutif à l'échange entre locuteurs de signes de communication, la physique découvre au contraire l'existence d'un tel état ne procédant pas de l'échange de signes de communication et elle s'interroge sur la nature de ce champ responsable de la communion ou de l'accord entre ces

correspondants. Nous allons voir au paragraphe 1-5 que de la réponse à cette interrogation dépend la validation de la Théorie Standard qui n'est autre qu'une théorie de l'accordage initial de l'Univers. Il manque encore à cette théorie pour être complète la mise en évidence expérimentale d'un champ primordial appelé champ de Higgs. On escompte que les nouveaux collisionneurs prochainement mis en service confirmeront son existence. Or je vais montrer que ce champ de Higgs n'est autre que le champ primordial de communion présupposé par la TGS. Ainsi tandis que les linguistes refusent l'existence d'un fond commun de précommunication, les physiciens en postulent l'existence au point de concevoir et de construire pour sa découverte des appareillages titanesques.

La confiance et la conviction des physiciens se fondent sur des résultats d'ores et déjà acquis à l'échelle quantique attestant la non séparabilité entre particules jumelles accordées de naissance sur des caractéristiques corrélées du fait qu'elles sont issues d'une souche commune. Il se vérifie en effet que, quelle que soit leur distance, leur état de communion est instantané ; il ne procède donc pas d'un échange de signes, corpuscules ou ondes, qui auraient voyagé à une vitesse infinie. Ces messagers transgresseraient les interdits physiques les plus fondamentaux dès lors que leur voyage se ferait à une vitesse supérieure à celle de la lumière et de plus sans consommer d'énergie. La TGS explique comment, malgré l'apparence, ces particules jumelles ne sont pas physiquement séparées mais ontologiquement reliées par leur accord congénital en résonance avec le champ primordial d'accord dans lequel elles baignent. Pour le comprendre il importe de récapituler d'abord ce que nous avons déjà appris dans le Livre Zéro sur ces degrés croissants de communion attestés dans la Nature.

#### 1-4. Les degrés de communion

Je rappelle donc l'économie de ces renforcements succesifs par degré de l'accordage initial de l'Univers (ou suraccordages) qui provoquent chacun une émergence. J'attribue chaque émergence à la donation d'un suraccord analogue à une insémination ; elle n'est féconde que si le receveur est fécondable. Ce que sème un Semeur transcendant c'est donc de l'accord ou, selon l'image de Raymond Lulle : la graine d'un arbre d'amour<sup>3</sup>. Mais il a pris ses dispositions pour que sa croissance s'accomplisse par étapes, comme à la faveur de greffes successives comparables à autant de réensemencements. En fait, le semeur n'a pas à intervenir pour effectuer ces greffes. Les greffons sont dans la graine comme autant de virtualités dormantes qui ne se grefferont que lorsque l'arbre se sera quelque part suffisamment développé pour que l'un de ses rameaux soit en état d'être fécondé. Il en est un peu comme de la puberté qui n'intervient qu'à un certain âge du développement glandulaire d'un individu, comme si un gène dormant s'activait alors pour que telle glande secrète une hormone sexuelle. Chaque réensemencement s'opère donc par prélèvement fractionné sur une réserve séminale constituée dès le principe.

Cette semence d'Accord riche de toutes ses virtualités est l'expression d'un Accord parfait que j'appelle Peraccord. Si deux créatures parvenaient à réaliser cette perfection de l'accord (ce peraccordement), elles sont entre elles en état infus de *Percommunion*. Le semeur de cette graine de Peraccord est un Peraccordeur personnifiant cette Percommunion. Il tire de sa propre essence ce qu'il accorde gratuitement. J'exploite ici la triple acception du verbe accorder qui, comme souligné dans le Livre 0,

---

<sup>3</sup> “*Arbre de philosophie d'amour*” et “*Livre de l'ami et de l'aimé*”

peut signifier donner généreusement, régler l'accord d'une corde vibrante, ou encore exprimer cet accord par une note le notifiant. Le Peraccordeur est semblable à un père qui met tout son patrimoine dans le berceau de son fils avec une clause essentielle ; le fils ne prélèvera que des acomptes adaptés à son âge, tels qu'il soit en mesure de les faire fructifier.

Cette clause est inhérente à la nature même de ce patrimoine qui n'est que de la communion ou de l'amour impliquant ajustement et consentement mutuels gratuits entre l'aimant et l'aimé. On peut considérer que les fractions de ce patrimoine sont comme des semences mâles dormantes dans l'attente que quelque part un ovocyte femelle devienne fécondable sans que le Peraccordeur ait à intervenir dans le temps. La fécondation interviendra automatiquement dès qu'il se trouvera un ovule ayant assez grandi pour être réceptif. Quant au fractionnement de ce patrimoine, on va voir qu'il est inhérent à la fécondité même de l'accord susceptible d'engendrer sa propre croissance par degrés. L'amour n'est pas seulement ajustement et gratuité, il est générateur. Parce que le don d'amour procède de la générosité du Peraccordeur, il génère,. La donation du patrimoine implique donc donation du potentiel générateur de l'amour par fractions successives qui, nous le verrons, sont définies par les composantes mêmes de tout accord. J'ai indiqué dans le livre 0 que l'accord conjugue comme l'amour trois déterminations intriquées : liberté, réciprocité et fécondité.

Je récapitule ci-après l'échelonnement de ces greffes opérées par prélèvements fractionnés d'acomptes sur un capital de Percommunium. La donation par le Peraccordeur de l'intégralité de ce capital est l'acte même de Création. Bien que celle-ci soit alors totalement accomplie, du point de vue des créatures les activations successives des virtualités dormantes de ce capital sont reçues comme des donations d'acomptes. C'est pourquoi je continue à

imputer à une donation la fécondation que provoque le couplage résonant (ou la copulation orgasmique) entre l'acompte fécondant et le receveur féconde.

0- au Temps T0, donation fécondante de l'*Ontocommunion* de degré 0 à l'Ontopopulation de l'Ontosphère dont les membres sont les opérateurs potentiels de la Création. Le point 0 d'un Harmonimètre ontologique est pour ces opérateurs critère commun de discrimination entre l'Accord et le Désaccord. L'Ontosphère préternaturelle est un champ d'Ontoaccord bipolaire avec ses deux pôles d'accord et de désaccord dans lequel s'actualisera la Création. On pose que l'Ontosphère, ainsi ontoaccordée, est théâtre de *la création de l'étant*,

1-au temps T1, donation fécondante de la *Protocommunion* de degré 1 à la Protopopulation de la Protosphère. Le point 0 d'un Photomètre protophysique est critère commun de discrimination entre l'Observable surquantique et l'Inobservable subquantique. La Protosphère métanaturelle est un champ bipolaire de rayonnement, avec ses deux pôles de la manifestation et de l'occultation différenciant l'apparition de la disparition. On pose que la Protosphère ainsi protoaccordée est théâtre de *l'émergence du radiant*,

2- au Temps T2 , donation fécondante de la *Cosmocommunion* de degré 2 à la Cosmopopulation de la Cosmosphère. Le point 0 d'un Chronomètre cosmophysique est critère commun de discrimination entre l'Avant et l'Après de l'écoulement du Temps. La Cosmosphère est un champ naturel bipolaire, avec ses deux pôles du Passé et du Futur différenciant le cours occurrent du cours rétrocurrent du Temps. On pose que la Cosmosphère ainsi cosmoaccordée est théâtre de *l'émergence de l'évoluant ou du courant en sens unique du Temps*, c'est à dire du monde sidéral, minéral et macrophysique.

3- au Temps T3 , donation fécondante de la *Biocommunion* de degré 3 à la biopopulation de la Biosphère. Le point 0 d'un

Dynamomètre biophysique est critère commun de discrimination entre Attraction et Répulsion de l'exercice d'une Force. La Biosphère est un champ naturel bipolaire avec ses deux pôles d'enroulement centripète et de déroulement centrifuge différenciant l'homochiralité D, de l'homochiralité L. On pose que la Biosphère ainsi bioaccordée est théâtre de l'*émergence du vivant*.

4- au Temps T4 donation fécondante de la *Noocommunion* de degré 4 à la noopopulation de la Noosphère. Le point 0 du Topomètre noophysique est critère commun de discrimination entre Génération et Dégénération d'une étendue d'Espace. La Noosphère est un champ naturel bipolaire avec ses deux pôles de l'objectif et du subjectif différenciant le raisonnement inductif du raisonnement déductif. On pose que la Noosphère ainsi nooaccordée est théâtre de l'*émergence du pensant*.

Je réserve à plus tard la suite de l'énumération de ces donations fécondantes qui se poursuivent à l'échelle humaine avec le don de communions de degré 5, 6 et 7 qui seront explicitées au chapitre 4. À la faveur des ces donations fractionnées, le Peraccordeur met en communion de degré croissant des donataires successivement et congénitalement accordés sur ces critères qui sont chacun un article de la Constitution de la Création. Chaque article définit une norme ontologique constitutive d'un Droit, successivement préternaturel, métanaturel, naturel puis culturel susceptible d'être respectée ou transgressée.

### **1-5. Le champ de Protoaccord est-il le champ de Higgs ?**

Il se trouve que par un tout autre biais la physique théorique est conduite à postuler l'existence d'un champ primordial dans lequel baigneraient toutes les particules. J'y ai fait allusion en note dans le Livre 0 et le moment est venu de se demander s'il n'y a pas identité entre le champ de Protoaccord de la TGS et le champ dit de Higgs recherché avec d'énormes moyens car il serait la clé de voûte qui manque encore à la Théorie standard. En effet il s'agit pour

cette Théorie d'expliciter complètement l'accordage initial de l'Univers. Or la TGS postule de même un protoaccordage dont elle explicite la norme : au commencement, la Création est protoaccordée sur le quantum d'action, critère de discrimination entre l'observable surquantique et l'inobservable subquantique.

C'est l'énigme de la masse d'un corps qui met les physiciens théoriciens sur la piste de l'hypothétique champ de Higgs. D'où vient cette masse ? On la définit en mécanique par la **quantité d'inertie** d'un corps qui se calcule en fonction de l'impulsion qu'il faudrait lui communiquer pour le propulser dans le vide à la vitesse de la lumière. Plus la masse est grande, plus l'impulsion doit être forte, et inversement une masse petite n'exigerait qu'une impulsion faible. Selon la relation d'Einstein, l'énergie d'un corps ainsi propulsé est égale à sa masse multipliée par le carré de la vitesse de la lumière. Si la masse est nulle cette énergie est nulle.

Or il en va de même de la résonance parfaite entre un oscillateur excitateur et un oscillateur résonateur qui ne consomme aucune énergie, les deux oscillations ayant même fréquence et même amplitude. En revanche, plus la résonance sera imparfaite, plus il faudra que l'excitateur dépense d'énergie pour communiquer au résonateur une amplitude d'oscillation égale à la sienne. On est donc conduit à distinguer deux expressions d'une même inertie, celle mécanique d'un corps massif s'opposant à une impulsion tendant à le mouvoir, celle ondulatoire d'un oscillateur s'opposant à l'influence d'un phénomène périodique tendant à l'ébranler .

On appelle encore masse cette quantité d'inertie définie relativement à une oscillation incidente de référence. C'est elle qui intéresse aussi bien la TGS que la Théorie standard et c'est sur elle que je vais me pencher car la TGS permet de rendre physiquement intelligible ce champ de Higgs qui n'est encore saisi qu'à travers des formalismes qui ne sont que mathématiquement intelligibles. Le champ de Protoaccord peut en effet être être considéré comme

un oscillateur excitateur de référence ; si quelque résonateur n'est pas en résonance avec cet excitateur, sa dissonance provient de l'inertie qu'il oppose à cette excitation. Or en électromagnétisme l'inertie qu'un circuit oscillant oppose à une excitation incidente est bien connue sous le nom d'**impédance**. Généralisons en considérant également ici l'inertie propre aux interactions oscillatoires quelle que soit la nature du phénomène périodique : électromagnétique, gravitationnel, nucléaire fort ou faible.

Retenons toutefois la terminologie électromagnétique qui, on va le voir, est particulièrement élaborée. Car le jargon conçu par les savants pour rendre compte avec précision de l'accord plus ou moins parfait entre deux oscillateurs n'est qu'une transposition des modulations d'une relation amoureuse complexe entre deux partenaires dont les romanciers analysent toutes les variations. Mais cette "carte du tendre" demeure œuvre littéraire qui perdrait son pouvoir évocateur si elle se réduisait aux équations qui expriment par exemple la résonance entre deux pendules. Mieux encore, les artistes savent traduire par la musique ou par la danse toutes les subtilités d'un "pas de deux", avec chez l'aimée, face aux avances timides ou déclarées de l'aimant. l'alternance de réticences ou de reculs pudiques et d'élans de rejet ou d'attrait. Or, dans le langage réducteur de la science, l'impédance n'est autre que ce rapport entre l'amplitude d'une oscillation excitatrice de la part de l'aimant, et l'amplitude de l'oscillation d'un résonateur, réponse de l'aimée à cette sollicitation. Il s'avère que cette impédance est aussi complexe et nuancée que le sont les raffinements de l'amour courtois qui n'ont pas attendu la science moderne pour être analysés.

En effet l'impédance<sup>4</sup> distingue la *résistance* d'un oscillateur à l'ébranlement par une oscillation incidente et la réaction appelée

---

<sup>4</sup> Le mot impédance vient de l'anglais to impede qui signifie empêcher. car c'est l'inertie du résonateur qui l'empêche de répondre à l'excitation incidente par une oscillation d'amplitude égale à celle de l'excitateur.

*inductance*<sup>5</sup> à cette oscillation. La résistance c'est la réserve ou le refus passifs qu'oppose l'aimée réfractaire à ces avances, l'inductance c'est la réaction violente ou véhémence (appelée encore *réactance*) de l'aimée non disposée, réactive vis à vis de l'aimant qui va trop vite ou trop loin. Mais la science ne se borne pas à cet aspect négatif de la relation entre l'aimant et l'aimée. Elle appelle *admittance* l'inverse de l'impédance, mélange complexe de *conductance* et de *susceptance*. La conductance signifie que le courant passe comme lors de l'insémination de l'aimée par l'aimant ; la susceptance signifie la fécondabilité de l'aimée à l'unisson de l'aimant, dans la consommation de leur amour mutuel.

On voit que la physique propose tant à la biologie qu'à la psychologie une analyse beaucoup plus rigoureuse d'un rapport interactif entre un aimant vibrant d'amour, retenu ou non, et une aimée qui en réponse ne vibre qu'en fonction de sa réactance ou de sa susceptance. Il est frappant de voir que les premiers signes d'écriture<sup>6</sup> ont chez les humains traduit cette dialectique amoureuse déjà clairement perçue et finement représentée par des pictogrammes figuratifs. Mais tandis que, en biologie, à l'échelle des rapports sexuels, l'aimant et l'aimée sont clairement identifiés en tant que gamète mâle et gamète femelle, il n'en va pas de même en protophysique quantique où fait encore défaut la mise en évidence expérimentale d'un aimant primordial de référence aux séductions duquel les aimés, à savoir les particules élémentaires, répondent par ce plus ou moins d'inertie qu'exprime leur masse<sup>7</sup>.

C'est à l'élucidation laborieuse de cet hypothétique séducteur

---

<sup>5</sup> Plus généralement l'inductance caractérise une réactance électromagnétique tandis qu'en mécanique ou acoustique cette réactance est qualifiée soit d'inertance soit de capacitance.

<sup>6</sup> C'est en particulier le cas des huit premières lettres de l'alphabet protohébreu. Voir annexe I in fine .

<sup>7</sup> Tel, Ulysse s'attachant au mas pour résister au chant des sirènes.

ontologique appelé champ de Higgs que la science consacre aujourd'hui de fantastiques efforts. Les particules élémentaires assimilées à des cordes vibrantes réagissent à sa musique ensorcelante, soit positivement par leur admittance qui conjugue conductance et susceptance soit négativement par leur impédance qui conjugue résistance et réactance. De même qu'il faut un messenger entre excitateur et résonateur, clairement identifiés dans le cas des quatre interactions fondamentales<sup>8</sup>, il faut un messenger de l'amour entre l'aimant et l'aimée indépendant de la nature de ces interactions dont il est la cause : c'est le boson de Higgs que l'on espère détecter prochainement. En d'autres termes, cette dialectique amoureuse, clairement mise en évidence par les quatre interactions fondamentales, postule que soit ontologiquement donné l'amour qui la fonde. Mais tandis que la science moderne se satisfait d'une psychanalyse de cette cour d'amour primaire entre le champ de Higgs et les particules, la TGS lui reproche de se borner à la question du comment de l'expression de cet amour en éludant celle de son pourquoi. D'où vient qu'un jeu de l'amour et du hasard est observé dès le principe dans l'Univers manifesté au commencement de manière rudimentaire par des variations autour du thème de la résonance et de la dissonance.

Tout au contraire, la TGS se donne au principe un capital d'amour parfait et transcendant qu'elle appelle Peraccord. Elle explique pourquoi la donation de ce capital doit être fractionnée en ces accords successifs de degré croissant définis plus haut. Dès lors, en effet, que l'amour est par essence générateur, qu'il est potentiellement procréateur et reproducteur, il est conséquent qu'il s'autogénère lui-même. En explicitant la norme de chacun de ces accords de degré croissant, quantitativement et qualitativement

---

<sup>8</sup> Ce sont les "bosons de jauge" messagers ou médiateurs respectifs des quatre interactions fondamentales. : le photon (électromagnétisme), le graviton (gravitation), le gluon (nucléaire fort), les bosons W et Z (nucléaire fort).

distincts, la TGS ne fait que prendre acte des attributs constitutifs du Peraccord. Elle commence par postuler la donation à la Création d'un Ontoaccord de degré 0 qui n'est pas physique mais métaphysique car il a pour objet le premier attribut de tout accord ou amour qui est la liberté de consentement, reflet de la gratuité des donations. À l'échelle quantique, l'exercice de cette liberté n'est évidemment pas délibéré comme à l'échelle humaine, mais déjà commence le jeu de l'amour et du hasard avec l'ontodonation d'un ontoaccord sur l'accord et le désaccord laissant aux donataires la latitude d'être Pour ou Contre. C'est ce que j'ai traduit au Livre 0 par la liberté d'option entre le parti des Orthos et celui des Paras. Cette ontodonation d'une faculté d'opter librement entre l'acceptation et le refus est la source d'une contingence ontologique. Vis à vis de toutes les donations fractionnées du Peraccord, les donataires sont en bascule entre la conformité et la non conformité à la norme de ces suraccordages partiels.

Cette liberté essentielle de degré 0 étant ontoaccordée, intervient d'abord la protodonation du Protoaccord de degré 1 sur le quantum d'action critère de discrimination entre les pôles respectifs de manifestation et d'occultation d'un champ originel. En termes de négociation amoureuse entre un aimant et une aimée, cela signifie que celle-ci ne peut avoir lieu que si les avances de l'aimant sont suffisamment poussées pour être physiquement reçues par l'aimée. Celle-ci décide alors si elle les accueille ou les rejette. À l'évidence l'aimée ne réagit pas si le galant ne se manifeste pas en sorte qu'elle ignore même son existence. Ainsi, il n'est pas question de cour d'amour entre deux espèces animales insensibles à leurs émissions respectives d'hormones sexuelles qui ne sont pas détectées. Il reste que quelle que soit l'espèce, il y a en son sein le fait de cette interaction sexuée impliquant cette détection. De même dans la Protosphère, le quantum d'action définit la frontière entre la détection et la non détection d'une stimulation antérieurement à la différenciation, non pas d'espèces biologiques mais de ces espèces

physiques définies par les interactions fondamentales. Distinguons donc l'inertie dont l'intensité caractérise la réaction d'opposition à une stimulation ressentie de la non réaction lorsque la stimulation est trop faible pour être ressentie.

On ne saurait donc parler de la quantité d'inertie qu'oppose un corps massif à une impulsion si celle-ci n'est pas assez intense pour qu'il la détecte. Ainsi des milliards de neutrinos traversent la terre sans rencontrer aucune opposition. L'intensité du quantum d'action est donc le seuil à partir duquel une stimulation soit susceptible d'être détectée par un corps qui réagit en fonction de son inertie. La Théorie Standard et la TGS n'ont donc aucune divergence sur ce qu'il n'est pas de réaction à une action incidente qui n'est pas détectée. Mais la TGS a l'avantage d'éclairer sur la nature de cette stimulation incidente antérieure à toute différenciation des interactions alors que la Théorie Standard attribue à l'influence d'un champ de Higgs sans dire quelle est la nature de ce champ. Pour la TGS, il s'agit d'un champ de Protoaccord dont les deux pôles sont, d'une part, celui de la manifestation d'une réaction d'un récepteur à l'action de ce champ selon que son inertie est plus ou moins grande, et d'autre part celui de la non réaction à l'action de ce champ trop faible pour être ressentie par ce récepteur; cette insensibilité ne signifie pas que cette action n'existe pas mais qu'elle est occulte ou cachée pour ce récepteur.

## Table des matières

CHAPITRE 1 À l'origine, il y a la communication...	1
1.1- Pas de communication sans accord préalable des communicants.	1
1-2. Pas de signification élémentaire sans consensus sur une interprétation collective.....	7
1-3 L'état infus de communion par partage d'une signification commune. ....	10
1-4. Les degrés de communion .....	14
1-5. Le champ de Protoaccord est-il le champ de Higgs ? .....	17